

 HARLEQUIN

CATHY WILLIAMS

Un odieux chantage

collection *Azur*

CATHY WILLIAMS

Un odieux chantage

collection **Azur**

éditions  **HARLEQUIN**

Collection : Azur

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :*

THE NOTORIOUS GABRIEL DIAZ

Traduction française de
MONIQUE DE FONTENAY

HARLEQUIN®
est une marque déposée par le Groupe Harlequin
Azur® est une marque déposée par Harlequin S.A.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2013, Cathy Williams. © 2014, Traduction française : Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-0627-0 — ISSN 0993-4448

1.

— Ma chérie, peux-tu venir le plus vite possible ? Ton père et moi désirons t'entretenir d'une chose importante, urgente et grave.

Lucy Robins referma son téléphone portable, en état de choc. Sa mère ne l'appelait que très rarement sur son lieu de travail même si son patron, bienveillant, ne surveillait pas son personnel et leurs conversations téléphoniques.

Le Botanical Garden Center attirait les visiteurs de toute la région. Lucy adorait son métier de paysagiste. Chaque jour, elle se rendait à son travail avec enthousiasme et — cerise sur le gâteau — avec son chien Freddy, un griffon adorable, joueur et affectueux, qu'elle avait l'autorisation d'emmener. Récemment, une nouvelle responsabilité venait de lui être confiée. Enfin, elle allait pouvoir utiliser ses connaissances en arts graphiques acquises à l'université pour préparer un catalogue recensant les trésors floraux du monde entier. Elle aurait à dessiner les différentes fleurs et plantes décrites dans l'ouvrage en ajoutant à ces reproductions sa « touche » personnelle. Un plaisir à venir qu'elle savourait pleinement.

Le coup de téléphone de sa mère ressemblait fort à un appel au secours. Après avoir dûment averti son collègue Victor du motif de son départ, elle se précipita

vers sa voiture, Freddy sur ses talons. Quelques instants plus tard, elle atteignait la maison de ses parents.

Désormais, assise sur le canapé dans le salon des Robins, elle faisait face à son père, anéanti.

— Tu veux bien m'en dire plus, papa ! demanda-t-elle, la gorge nouée par l'angoisse. Que signifie exactement : « J'ai de gros problèmes avec les finances de l'entreprise » ?

Nicholas Robins, aussi rond que Celia, sa femme, était mince, leva vers sa fille des yeux dans lesquels se lisait toute la détresse du monde.

— J'ai puisé un peu d'argent dans la caisse, il y a quelques années. Un emprunt. Quand ta mère a eu cette crise cardiaque, je suis devenu comme fou. Nous avons failli la perdre, rappelle-toi. Je n'étais plus capable de raisonner sainement. Elle avait tant rêvé de cette croisière !

Lucy éprouvait les plus grandes difficultés à décoder les explications embrouillées qui lui étaient fournies. Sur ses genoux, Freddy s'était endormi et ronflait paisiblement. De quoi s'agissait-il au juste ? Quelques années auparavant, son père lui avait annoncé qu'il emmenait sa mère en croisière autour du monde. C'était le rêve de sa vie, et peut-être la dernière opportunité pour eux de pouvoir le réaliser. Lucy s'était étonnée. Où allait-il trouver l'argent pour financer un projet aussi onéreux ? Son père l'avait rassurée. Il venait de recevoir un bonus inattendu au travail. Lucy l'avait cru, heureuse de cette chance ainsi donnée à ses parents.

— Puis, plus tard, poursuivit Nicholas Robin, sa santé totalement recouvrée, j'ai eu envie de l'emmener dans une île paradisiaque et terriblement romantique dont elle avait vu les photographies dans un magazine. J'ai de nouveau puisé dans la caisse. Un deuxième emprunt. J'étais certain de pouvoir le rembourser avant

qu'il ne soit découvert. A l'époque, je m'occupais seul de la comptabilité de l'entreprise. Mais, comme tu le sais, elle a été rachetée par une multinationale et...

Seigneur !

Lucy lança un regard angoissé vers sa mère. De nature fragile, Celia Roberts se montrerait-elle capable de supporter cette situation dramatique ? Elle en doutait. Son attaque cardiaque avait été sévère. Une deuxième la condamnerait à coup sûr. Avec son père, ils vivaient dans l'angoisse perpétuelle d'une rechute.

— Je pensais que rien ne changerait avec le rachat de Sims par GGD mais je me trompais, reconnut Nicholas, l'air penaud. Si, avant, j'étais le seul responsable de la comptabilité, aujourd'hui, je suis sous la coupe de deux jeunes loups qui veulent faire leur place au soleil. J'ai essayé de garder la main sur les choses aussi longtemps que j'ai pu, j'ai même commencé à rembourser, mais...

— Mais ?

— Ce matin, ils m'ont convoqué. Ils m'ont dit avoir découvert certaines irrégularités et...

— Et ?

— ... ils m'ont suggéré de prendre quelques jours de congé pendant qu'ils en recherchaient la cause.

Anéantie, Lucy ne trouvait pas les mots pour le rassurer. Son père n'était pas un voleur mais un terrible romantique éperdument amoureux de sa femme et prêt à n'importe quelle folie pour réaliser les rêves de cette dernière. Nul avocat au monde n'accepterait de défendre sa cause. Il avait puisé dans la caisse de l'entreprise par excès d'amour. Qui pourrait entendre cette faribole ? Il n'y avait pas de place pour les histoires sentimentales au sein des entreprises, encore moins au sein de la société GDD créée et dirigée d'une main de maître par Gabriel Garcia Diaz.

La société portait ses initiales. Brillant, novateur, charismatique, en moins de dix ans, l'homme avait fait de son entreprise un géant international, rachetant toutes les PME concurrentes spécialisées dans le même domaine. Gabriel Garcia Diaz était un requin avide de dévorer les petits poissons menaçant d'entraver sa marche vers la réussite. « Mon père ne représente pour lui qu'une quantité négligeable et doit être puni pour la faute commise », pensa Lucy, qui ne se faisait aucune illusion.

Elle sentit des gouttes de sueur perler à son front. Durant les deux dernières années, elle avait réussi à chasser le patron tout-puissant et charismatique de ses pensées, et voilà que les événements le faisaient resurgir brusquement dans sa vie...

Leur rencontre avait été un pur hasard. Durant des semaines, toutes les conversations de la région s'étaient focalisées sur l'achat par GDD de Sims Electronics, l'entreprise employant son père. Le géant venait au secours de la PME en difficulté, créant au passage des emplois.

Lucy ne partageait pas l'euphorie générale. Certes, la création d'emplois dans cette partie du Somerset gravement touchée par le chômage était une chance inespérée, mais les grandes entreprises, les géants internationaux et autres mégacomplexes ne l'intéressaient pas. Elle venait d'être engagée par le Botanical Garden Center et avait préféré garder son enthousiasme pour cet événement d'une importance capitale. Ce lieu était fait pour elle. S'occuper des plantes, travailler en plein air au sein d'une équipe chaleureuse et solidaire la comblait de bonheur. Impatiente d'annoncer la bonne nouvelle à son père, durant sa pause de midi,

elle avait sauté sur sa bicyclette pour le rejoindre dans son entreprise, oubliant que, ce même jour, la visite du tout-puissant patron de GDD était attendue par les employés de Sims Electronics.

Elle débouchait en trombe dans la cour de l'usine quand elle réalisa, un peu tard, ce qui se passait. Sous le soleil éclatant de l'été, tout le personnel se trouvait réuni autour d'un podium où se tenait un homme terriblement imposant, entouré d'une haie de gardes du corps.

Les yeux de Lucy furent irrésistiblement attirés par cet homme irradiant — même à distance — le charisme et la réussite. L'attention de tous était focalisée sur lui. Certains parmi les employés avaient même la bouche ouverte. Tous écoutaient religieusement le discours prononcé. Elle se trouvait trop loin pour l'entendre, mais la raison d'une pareille dévotion lui parut évidente. L'homme était le plus fascinant, le plus captivant, qu'elle eût jamais rencontré. Grand, mince, athlétique, avec des cheveux d'un noir de jais et un visage aux traits incroyablement harmonieux, il lui faisait irrésistiblement penser aux statues d'Apollon.

Elle avait aperçu son père au milieu de la foule. Vêtu de son plus beau costume, il faisait partie du cercle le plus proche et ne pouvait l'apercevoir. Bientôt, tous les employés s'étaient regroupés derrière le grand patron pour son entrée dans le bâtiment. Comment, dans le tohu-bohu de cette journée mouvementée, avait-elle réussi à attirer l'attention du bel Apollon, cela resterait à jamais un mystère. L'avait-il aperçue pédalant sur sa bicyclette ? Avait-il téléguidé par radio l'homme en noir équipé d'une oreillette et resté en arrière auprès des limousines ? Quand ce dernier s'approcha d'elle pour lui demander qui elle était et ce qu'elle faisait là, un vent de panique l'avait submergée.

Il n'était pas question pour elle de mentionner son lien de parenté de peur que son père ne subisse les conséquences de son intrusion intempestive. Elle avait dit qu'elle travaillait pour le Botanical Garden Center et avait été envoyée sur les lieux afin de vérifier si les plantes commandées pour la cérémonie étaient bien en place.

Ouf, elle avait eu chaud !

Mais la journée devait lui réserver une autre surprise. Alors qu'elle était sur le point de quitter le Centre pour rentrer chez elle, elle avait eu son premier vrai contact avec Gabriel Garcia Diaz. Penchée sur la roue de sa bicyclette, elle en vérifiait le gonflage quand une paire de chaussures incroyablement luxueuses était apparue dans son champ de vision. Elle avait levé les yeux. Il se tenait là, debout devant elle, plus imposant que jamais. A une dizaine de mètres derrière lui, deux hommes en noir — sans doute ses gardes du corps — se tenaient de chaque côté de la limousine, raides comme des piquets.

Lucy en avait eu le souffle coupé. Tout se passait comme si l'ensemble de ses facultés s'était soudain trouvé anesthésié. Elle s'était contentée de le regarder, fascinée. Il lui semblait que, jamais, elle ne pourrait oublier la beauté de ses traits. De près, plus encore que de loin, il incarnait la virilité absolue. Puis il s'était mis à parler et sa voix chaude, envoûtante, l'avait enveloppée tout entière, faisant courir des frissons le long de sa colonne vertébrale. Les mots prononcés s'imprimaient difficilement dans son esprit enfiévré.

Quel était son nom ? Il n'avait pas eu l'intention de rester plus longtemps dans les lieux, mais était prêt à le faire si elle acceptait de dîner avec lui, avait-il déclaré sans préambule.

Lucy, d'ordinaire volubile, en était restée muette

de surprise. Quel type d'homme était donc capable d'approcher une jeune femme totalement inconnue pour l'inviter à dîner ? Et, surtout, de le faire en jouant de cette voix de velours, véritable arme au service de la séduction ?

Son évidente sophistication, son charme indéniable, avaient bien failli, ce jour-là, lui faire perdre la tête. Fort heureusement, elle avait refusé son invitation. Il était facile de deviner ce qu'un homme comme lui voulait faire avec une jeune femme comme elle : l'emmener dans son lit.

Ce jour-là, elle l'avait éconduit avec fermeté et détermination et, durant le reste de la semaine, avait réussi à ne pas céder à ses avances. Chaque jour, on lui livrait des bouquets de fleurs époustouflants. Un matin, en colis express, était arrivé un écrin contenant un superbe bracelet en or qu'elle avait retourné sans hésiter à l'expéditeur. Il n'avait pas cherché pas à la revoir en personne, mais cette cour assidue n'avait fait que la conforter dans sa détermination sans faille de ne pas lui céder. Enfin, à bout de nerfs, par un texto envoyé au numéro de portable qu'il lui avait fait parvenir, elle l'avait sommé de la laisser tranquille, affirmant qu'elle avait un petit ami...

Il avait obéi.

Curieusement, la cessation brutale des attentions dont elle était l'objet l'avait déstabilisée. Durant quelques jours, elle avait erré comme une âme en peine au milieu de ses plantes, comme s'il lui manquait quelque chose. Dieu merci, le temps passant, tout était revenu à la normale.

Son travail au Centre l'occupant à temps plein, Lucy avait fini par oublier cette rencontre avec Gabriel Garcia Diaz. De son côté, il n'était jamais revenu visiter l'entreprise dans laquelle travaillait son père.

Malgré la modernisation et l'extension opérées, cette dernière était restée — c'est tout au moins ce qu'on lui avait affirmé — un maillon de faible importance face au gigantisme de l'empire GGD...

— Je peux peut-être t'aider, papa, déclara-t-elle tout de go. Je bénéficie d'un bon salaire au Centre. Je vais même pouvoir leur demander une avance sur les illustrations du catalogue qu'ils viennent de me confier.

Nicholas secoua la tête, désespéré.

— Hélas, je crains fort que tu ne puisses faire grand-chose pour moi, mon ange. J'ai essayé d'argumenter, d'évoquer les circonstances... J'ai proposé qu'on m'établisse des traites dont le remboursement serait prélevé directement sur mon salaire. Ils n'ont rien voulu entendre. Ce n'est pas ainsi qu'on gère le personnel au sein de la nouvelle société, m'a-t-on affirmé. Une seule faute suffit pour être renvoyé.

— Tu... tu as parlé avec le patron lui-même ?

— Non ! J'ai demandé à être reçu par lui mais cela m'a été refusé, mon cas n'étant pas assez important pour qu'il s'en occupe personnellement. En fait, depuis cette visite qu'il nous a faite, il y a deux ans, il semble avoir espacé ses déplacements en Angleterre.

— Que va-t-il se passer, alors ?

Lucy avait hésité à poser la question tant il lui était facile de deviner la réponse, mais fuir devant l'adversité n'était pas son genre. Elle refoula les larmes qui lui venaient aux yeux. Ses parents étaient suffisamment désespérés sans en rajouter. Elle était leur fille unique. Ils l'avaient eue sur le tard et avaient toujours fait leur possible afin qu'elle ne manque de rien.

— Au mieux, nous allons perdre notre maison, au pire...

Le pire des scénarios se passait de mots. Il s'imposa à leur esprit sans avoir été énoncé. Le détournement de fonds avéré était sévèrement puni par la loi.

Lucy voulut leur proposer de vendre leur maison, de rembourser la dette avec l'argent obtenu et de venir vivre sous son toit, mais elle y renonça. C'était une mauvaise idée. Elle louait un minuscule cottage avec une seule chambre. Doté d'un immense jardin pour les ébats de Freddy, il lui convenait parfaitement. Mais, surtout, elle appréciait l'atelier donnant sur la nature environnante dans lequel elle pouvait tout à loisir créer ses illustrations. En fait, le cottage était parfait pour abriter une jeune artiste et son chien, pas une famille entière.

Sa mère se leva du divan et se dirigea vers la cuisine afin de refaire du thé.

— Je suis très inquiet pour ta mère, énonça Nicholas Robins dès qu'elle eut quitté la pièce. Elle se montre courageuse et cherche à me réconforter, mais je crains qu'elle n'ait pas encore saisi toutes les conséquences... Si je dois aller en prison, promets-moi de t'en occuper, ma chérie.

— Il n'est pas question que tu ailles en prison, papa ! Je vais parler à...

— A qui ? Crois-moi, j'ai tout essayé mais ils ne veulent rien entendre. Connaître les raisons qui m'ont poussé à agir comme je l'ai fait ne les intéresse pas. Ils ont été engagés pour faire un travail et ils le font, c'est tout !

— Je pourrais demander à m'entretenir avec le patron.

— Ma pauvre chérie ! Tu rêves ! C'est le pire de tous. Une vraie machine à engranger des millions et il y réussit parfaitement. Il n'y a pas de place pour les sentiments dans sa manière de gérer son empire. La

société familiale Sims Electronics n'existe plus. Elle a été laminée par un rouleau compresseur. Désormais seuls les profits engrangés comptent. Dans la nouvelle organisation, des gens sont spécialement chargés de surveiller que chacun arrive à l'heure et ne passe pas son temps en conversations privées.

Lucy se rappela l'expression du visage de Gabriel Diaz quand elle avait osé refuser son invitation. Que risquerait un de ses employés en s'opposant en lui ? La pendaison en place publique ? L'écartèlement ? La crucifixion ?

Et, pourtant, deux ans auparavant, cet homme tout-puissant et réputé parfaitement insensible lui avait laissé entendre, on ne peut plus clairement, qu'elle lui plaisait. A l'époque, elle l'avait rejeté avec détermination. Mais, aujourd'hui, pourquoi ne pas profiter de ce pouvoir tout à fait inattendu qu'elle semblait posséder ? Peut-être accepterait-il de la recevoir. Peut-être l'écouterait-il plaider la cause de son père. Cela valait la peine d'essayer, en tout cas.

Relevant la tête, Lucy aperçut son image dans le miroir au-dessus de la cheminée. Ce qu'elle y vit n'était pas particulièrement attrayant : un visage dénué de maquillage, des longs cheveux blonds attachés sagement en queue-de-cheval, des yeux verts que ses amies lui enviaient mais qu'elle trouvait désespérément banals. L'homme ne se souvenait sans doute même plus de son existence. Mais qui ne tente rien n'a rien. Elle se devait d'agir.

— Laisse-moi prendre la direction des opérations, papa. Je vais tenter d'obtenir un rendez-vous avec ce Gabriel Garcia Diaz. On ne sait jamais.

Par bonheur, ses parents ignoraient tout de l'incroyable histoire vécue deux ans auparavant. S'ils avaient appris que le diabolique Gabriel Diaz lui

avait fait des propositions — pour eux, forcément malhonnêtes —, ils lui auraient interdit toute reprise de contact. Ils devaient impérativement continuer à ignorer qu'elle serait peut-être reçue par le monstre impitoyable qui, deux ans auparavant, avait tenté de la mettre dans son lit.

Elle quitta la maison de ses parents, épuisée et incapable de penser sereinement. Elle s'installa devant sa planche à dessin dans son atelier, mais ne réalisa aucune des illustrations commandées. Son esprit était si anesthésié qu'il en devenait improductif. Percevant son désespoir, Freddy se coucha à ses pieds, une tristesse infinie dans les yeux, sa manière à lui de témoigner qu'il partageait sa peine.

Le matin suivant, après une nuit sans sommeil, sa décision était prise. Elle téléphona au Centre pour avertir qu'elle prenait une journée de congé, histoire de se rendre à Londres et d'en revenir. Le temps était au beau fixe. L'été s'était installé depuis trois semaines avec un ciel bleu sans nuage et un soleil éblouissant. Elle regretta de ne pas posséder au moins une tenue spéciale pour ce genre de rendez-vous délicat. Travailler au Centre n'exigeait aucun frais de toilette, bien au contraire. Elle eut donc à choisir parmi ses vêtements usuels pour elle — jeans, treillis, salopette, T-shirt, sweater —, la tenue à porter pour ce rendez-vous particulier. Elle choisit le moins râpé de ses jeans, le plus sobre de ses T-shirts et une paire de baskets presque neuve.

Le miroir lui renvoya l'image d'une jeune femme tout à fait ordinaire, sans le moindre charme. Elle brossa soigneusement ses longs cheveux blonds — son seul véritable atout — et mit du gloss sur ses lèvres, bien que l'idée même qu'on puisse utiliser la séduction comme arme dans une négociation lui donnât la nausée.

Gabriel Diaz n'était pas dans les meilleures dispositions d'esprit qui soient. La conversation échangée avec Imogen, un ravissant top-modèle, son flirt du moment, l'ennuyait prodigieusement. Que la jeune femme se permette de l'appeler au bureau était détestable. Partager sa couche ne lui conférait pas ce droit — ni aucun autre, d'ailleurs. Très belle et indéniablement sexy, cette maîtresse s'accrochait indûment à lui, utilisant les larmes pour l'attendrir. Autre détestable erreur, qui ne faisait que l'indisposer plus encore. Il n'avait désormais plus qu'un désir : se débarrasser au plus tôt de cette encombrante conquête.

Imogen était sa troisième maîtresse en moins de huit mois. Un record. Pourquoi diable les femmes s'évertuaient-elle à ne pas comprendre sa phobie de tout engagement à long terme ? Honnête, scrupuleux jusqu'à l'excès, jamais il ne leur donnait le moindre espoir. Jamais il ne faisait une promesse qu'il ne pourrait tenir. Pourtant, une histoire commencée comme une simple partie de plaisir partagé se terminait souvent par des pleurs et des grincements de dents. A maintes reprises, il avait constaté — non sans amertume — que le profond intérêt que lui témoignaient les femmes devait beaucoup à sa fortune. Les représentantes de la gent féminine étaient-elles donc toutes vénales ?

Soudain, Nicolette, sa secrétaire, passa la tête à sa porte et lui annonça qu'une jeune femme désirait le voir.

— Son nom ?

— Elle a refusé de me le donner. Elle affirme que l'objet de sa visite est personnel. Je peux lui dire que vous êtes occupé.

— Non ! Faites-la entrer.

Recevoir cette mystérieuse visiteuse lui procurerait

une distraction salutaire de quelques minutes. Sans doute venait-on, une fois encore, solliciter sa générosité pour une cause quelconque ?

— Mais, je vous en prie, Nicolette, précisez-lui que je n'ai pas plus de dix minutes à lui consacrer. Et, surtout, rappelez-lui que je contribue déjà largement à financer bon nombre d'associations caritatives. Mes fonds ne sont pas inépuisables !

Au rez-de-chaussée de l'immeuble, là où le sol en marbre, les tableaux fixés aux murs et des plantes luxuriantes contribuaient à impressionner les visiteurs, Lucy tentait tant bien que mal de ne pas céder à la panique.

Une visite surprise à Gabriel Garcia Diaz lui avait semblé la seule initiative possible. Mais, en cet instant, elle n'avait plus qu'un désir : tourner les talons et s'enfuir à l'autre bout de la planète.

Il fallait dire que le bâtiment qui abritait ses bureaux se révélait terriblement imposant. Que penseraient les employés de Sims Electronics, émerveillés par la modernisation du modeste bâtiment de leur entreprise, du luxe du siège social de GGD ? Penseraient-ils, comme elle, que le tout-puissant Gabriel Garcia Diaz était mégalomane ?

Elle s'était attendue à une fin de non-recevoir. Le grand patron serait occupé, absent, à l'étranger. Qu'il soit à Londres et accepte de la recevoir était un signe positif envoyé par le destin.

Dans le hall, les hôtes d'accueil auraient toutes pu concourir à un défilé de mode. Elle entra dans un monde qui n'était pas le sien. Elle poussa un soupir de soulagement à la vue de la femme d'une cinquantaine d'années qui se dirigeait vers elle, le sourire aux lèvres.

La secrétaire du grand patron, sans doute. Ou, tout au moins, l'une des nombreuses employées occupées à le servir. Au moins, contrairement aux autres, elle ne la considérait pas comme une indésirable.

— Vous êtes... ?

— Je m'appelle Lucy ! Ma visite à Gabriel est une surprise.

Etonnée de sa propre audace, Lucy rougit jusqu'aux oreilles.

— M. Diaz accepte de vous recevoir mais il ne pourra vous accorder que peu de temps, répondit la secrétaire. Comme vous pouvez le penser, il a un emploi du temps très chargé.

Nicolette était habituée au type de jeunes femmes fréquentées en général par son patron. Celle-là ne correspondait en aucune manière au standard habituel, et elle s'en étonna. Jamais elle n'avait eu l'occasion de rencontrer une jeune femme si jolie et si peu consciente de l'être. Elle semblait même tout faire pour ne pas se mettre en valeur. Un cas totalement atypique dans le monde actuel, si attaché aux apparences. Comme elles prenaient toutes deux l'ascenseur — une sorte de cage de verre conduisant à l'étage directorial — elle s'évertua à tout faire pour mettre la visiteuse à l'aise.

Lucy fut reconnaissante à la secrétaire de se montrer aussi aimable. Tout, autour d'elle, exhalait le pouvoir et l'argent. De toute évidence, elle n'avait pas sa place dans cet univers. Sa mission allait se solder par un échec, elle en était désormais certaine. Avec son jean, son T-shirt et ses baskets à quatre sous, elle se

sentait aussi à l'aise qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine. Elle avait clairement conscience des regards étonnés qui suivaient ses déplacements. Un frisson la parcourut. Que diable était-elle venue faire dans cette galère ?

Autour d'un puits de lumière central s'élevaient les bureaux, sorte de cages de verre sans beaucoup d'intimité. Une façon de surveiller que chacun soit bien à son poste ? Lucy serra ses mâchoires afin d'éviter de claquer des dents. Au dernier étage, la vue panoramique était à couper le souffle, les tableaux plus remarquables encore, les tapis plus luxueux, et rien ne filtrait de ce qui se passait derrière les portes capitonnées.

— Attendez ici, je vais annoncer votre arrivée, dit la secrétaire.

Ecrasée par l'opulence et le luxe ambiants, Lucy avait l'impression d'être conduite vers une chambre de torture où on apprenait aux récalcitrants à bien se conduire. Le bureau de la secrétaire était plus grand que le rez-de-chaussée de son cottage.

Où était-elle donc ? se demanda-t-elle, effarée. Dans le monde parallèle du luxe et de la richesse ? Elle n'avait rien à faire ici ! Elle se préparait à s'enfuir quand Nicolette vint l'avertir que M. Diaz était prêt à la recevoir.

Lucy était certaine de ne pas avoir oublié à quoi il ressemblait. Mais, quand la porte se referma derrière elle, elle comprit son erreur. L'homme qui se tenait debout devant la fenêtre était plus grand, plus impressionnant encore que dans ses souvenirs. Quand il posa sur elle ses yeux de velours noir, elle perdit instantanément toute capacité à penser.

*
* *

La surprise transforma Gabriel en statue. Il s'attendait à la visite d'une dame patronnesse prête à lui exposer la misère des enfants dans le monde. Mais la jeune femme qui se trouvait devant lui était celle dont l'image ne l'avait jamais quitté durant ces deux dernières années.

Divinement belle à l'époque, elle l'était plus encore aujourd'hui. Sa peau était d'une finesse incroyable et ses longs cheveux blonds, disciplinés en une longue tresse qui lui descendait jusqu'à la taille, provoquaient toujours chez lui la même fascination. Confronté à la seule femme qui lui ait jamais dit non, Gabriel se prépara au combat. Il ignorait l'objet de sa visite mais sa curiosité était grandement éveillée. La morosité du jour s'était évaporée comme par magie.

— Merci de me recevoir...

N'ayant pas été invitée à prendre place dans l'un des fauteuils de cuir, Lucy attendait dans l'encadrement de la porte, les nerfs en pelote. Pourquoi restait-il aussi silencieux ? Il avait peu de temps à lui consacrer. Elle devait impérativement lui expliquer le motif de sa visite.

— Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi, monsieur Diaz. Nous nous sommes rencontrés il y a deux ans, lors de votre visite à Sims Electronics. Oh... désolée ! Je ne me suis pas présentée. Je suis Lucy. Lucy Robins. Mon nom ne vous dit rien...

Elle aurait donné cher pour que le sol s'entrouvre sous ses pieds et l'engloutisse à jamais. Venir se présenter devant Gabriel Garcia Diaz lui-même ! Quelle arrogance !

Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi. Gabriel faillit éclater de rire. A peine ses yeux s'étaient-ils posés sur le visage de la jeune femme que l'humiliation subie par son rejet, deux ans auparavant, le submergea. Il n'était pas un homme à qui on disait non. L'expérience

avait été une des pires de son existence. Mais que diable venait-elle faire dans son bureau ? Après tout ce temps écoulé, elle ne venait certainement pas lui dire qu'elle regrettait son refus. Une chose importante devait motiver sa venue. L'entretien s'annonçait du plus grand intérêt, surtout après la conversation terriblement ennuyeuse échangée avec Imogen.

Il quitta la fenêtre pour s'installer derrière son bureau et, d'un geste de la main, lui indiqua un des fauteuils en face de lui afin qu'elle y prenne place.

— Je me souviens de vous. Vous travaillez au Botanical Garden Center. Vous m'avez renvoyé un bijou. Qu'avez-vous fait des fleurs ? Vous les avez jetées dans l'incinérateur, je suppose.

Rouge de confusion, Lucy prit place dans le fauteuil, heureuse d'avoir un siège, car ses jambes refusaient de la porter plus longtemps. Sans attendre sa réponse, il demanda :

— Que voulez-vous ? Soyez précise. Je n'ai que dix minutes à vous consacrer.

Lucy serra ses poings. Certes, ils ne s'étaient pas quittés les meilleurs amis du monde mais ce n'était pas une raison pour lui rendre sa mission plus difficile encore.

— Je viens vous parler de mon père. J'ignore si vous êtes au courant mais il y a eu... euh... une difficulté chez Sims.

Gabriel arqua ses sourcils. Les entreprises réunies sous sa coupe avaient gardé leur liberté de gestion. Il pianota sur le clavier de son ordinateur pour prendre connaissance des dernières informations concernant Sims Electronics. Il ne lui fallut que quelques secondes pour découvrir la raison de sa visite.

— Une difficulté ? répéta-t-il, sarcastique. Vous

faites allusion au détournement de fonds imputé à votre père, je suppose ?

— N'utilisez pas ce mot, je vous en prie.

— Pourquoi ? Votre père n'a pas nié les faits qui lui sont reprochés. Qu'espériez-vous donc en venant me voir ? Que je ferme les yeux sur cette faute impardonnable sous prétexte que j'ai été attiré par vous dans le passé ?

L'humiliation la submergea, la faisant trembler de la tête aux pieds.

— Mon père n'est pas un voleur.

— Ah, oui ? Alors nous n'avons pas la même définition du mot. Pour moi, un homme qui détourne les fonds d'une entreprise à son profit en est un.

Les deux mains posées sur son bureau, il soutint son regard, dardant ses prunelles de velours noir sur elle, tels des lasers.

— Ecoutez, monsieur Diaz, mon père a pleinement conscience qu'il a mal agi et le regrette.

— Parfait ! Espérons que le tribunal en tienne compte. La sentence serait alors moins lourde. Mais j'en doute. Aujourd'hui, la fraude est considérée comme un acte grave et il se peut que les jurés veuillent faire de la punition infligée à votre père un exemple pour tous.

Il se leva et s'écarta d'elle, se maudissant intérieurement d'être aussi sensible à son charme alors qu'elle implorait sa clémence pour son voleur de père. Un père qui, selon lui, avait commis une faute impardonnable

— Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, ma secrétaire va vous reconduire...

CATHY WILLIAMS

Un odieux chantage

En pénétrant dans le bureau de Gabriel Garcia Diaz, Lucy sent son cœur se serrer d'angoisse. Comment l'impitoyable homme d'affaires réagira-t-il lorsqu'il comprendra la raison de sa venue et l'immense faveur qu'elle s'apprête à lui demander ? Deux ans plus tôt, déterminée à ne pas devenir une conquête de plus pour cet insatiable don Juan, elle avait trouvé la force de lui résister, malgré le désir fou qu'il lui inspirait. Et voilà qu'aujourd'hui, seul Gabriel peut l'aider à éviter la prison et le déshonneur à son père. Une aide que, contre toute attente, il semble prêt à lui accorder. Au prix, hélas, d'une odieuse condition : qu'elle devienne, enfin, sa maîtresse...

collection **Azur**

ROMAN INÉDIT



9 782280 306270

4,15 €

N° 3428 - 1^{er} janvier 2014éditions  **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr